

## Vous disiez, amour ?

Si les hommes n'avaient pas inventé l'amour, il faudrait y remédier d'urgence.

Imaginons un monde duquel seraient exclus toute affectivité et tendresse. Alors l'ennui serait sans fin, le désert sans dunes, les plages sans âme et les sauterelles sans plaisir ! Une vie jamais dérangée, une platitude grattant ses coins avec l'espoir d'un événement à venir, un grand rien, un vide de nous-mêmes qui résonnerait sans écho ! Une existence sans épaisseur que ne troubleraient ni flirt ni passions, ni caprices ni adoration !

Il faudrait supprimer aussi toutes les raisons que nous avons de détester et haïr, de fuir et honnir, d'abhorrer et exécrer !

On aurait pu commencer par nos parents, notre fratrie et même la grand-mère, avec sa mouche au coin de la bouche qui piquait quand on l'embrassait, l'oncle bedonnant qui avait toujours raison. On continuerait avec les bouillons de notre enfance dans lesquels une mère attentive mettait tremper une biscotte, les jours de fièvre. Après, elle s'éloignait sur la pointe des pieds, nous laissant en tête-à-tête avec cette chose molle qui levait le cœur. Mais tout cela tricote nos mémoires. Pour le présent, pensons au voisin qui ne dit jamais bonjour et à celui qui replante les punaises de son appartement systématiquement à deux heures du matin. À notre tour de taille qui est allé chercher trois centimètres, sans nous prévenir ou encore au reflet dans le miroir matutinal de notre tête nous avertissant que la journée de travail sera une sale journée.

C'est réjouissant tout de même de songer à tout ce que nous éviterions comme temps perdu en aversion si nous nous décidions pour l'indifférence. Je ne sais si vous avez remarqué, nous avons beaucoup plus à réprouver qu'à chérir. Ce doit être quelque chose qui remonte au dix-huitième siècle, à Kant plus précisément. Ce type expliquait que l'homme recherche ses semblables pour se sentir vraiment homme, mais il les fuit aussi pour éviter de se sentir en concurrence avec eux. Il faut dire que, comme tous ses comparses l'homme veut en imposer,

genre « loi du plus fort » ou « insociable sociabilité". Tous les progrès de l'humanité s'expliqueraient par cette façon qu'ont les hommes de ne pas se supporter. C'est gênant tout de même !

Cependant comme il s'agit de parler d'amour et non d'hostilité, revenons au coeur du problème.

L'amour n'est rien. Je sens ici votre intérêt redoubler face à cette affirmation péremptoire qui s'appuie elle-même sur... pas grand-chose. Et pourtant je réitère, l'amour ne sert à rien. J'entends des protestations véhémentes, emportées, virulentes et violentes même. Je ne les écouterai pas. Pas plus que celles qui consistent à donner le bel exemple de l'amour de l'autre au quotidien, la tendresse du chien pour son maître ou le joyeux frémissement du poisson vers la main qui vient le nourrir.

Mais alors, me direz-vous ? Alors ? Alors effectivement, l'amour n'est rien.

Par contre, que de jouissance à le raconter, le chanter, le murmurer ! Aime-t-on encore quand on soupire la douceur de l'autre, le désir d'une revoyure ?

Ne faut-il pas un peu de cette distance pour dire combien l'amour est destin qui aspire à la liberté, ou à la mort ?

Ne faut-il pas un peu de ce regard attendri sur les enfants qui s'aiment, regard d'exclusion et de fascination, regard qui sourit de ce que les passants sont insupportés par ce qu'ils faisaient eux-mêmes, naguère, en des temps oubliés ?

Ne faut-il pas un peu de cette douloureuse constance pour aimer toujours quand l'amour n'est plus partagé, pour aimer encore celui qui, parti pour un dernier voyage n'est jamais revenu ?

Et cette certitude qu'il n'y a pas d'amour heureux, que tous les amants ont peur des lendemains, qu'ils craignent l'avenir et s'effrayent de ce que personne ne peut jurer « éternelle fidélité » ?

La voilà, la grande affaire ! Peut-être que par vertu, nous voudrions aimer le même être, toujours et ce pendant toute la durée de nos existences.

Mais alors, que serait l'amour ? On se noierait dans un océan ne sachant pas partager ses vagues frileuses, frissonnant de ses propres tumultes qui brasseraient nos désirs en une soupe obscure pour effacer sans vergogne les frontières du rêve et de la réalité.

« Faut-il, parce qu'on aime le lys mépriser les autres fleurs ? »

Françoise Chauvelier, 18 janvier 2006